

Dialogue lavallois

Pénélope Bourque et Olivier Sylvestre

Numéro 163 (2), 2017

Banlieues

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85754ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

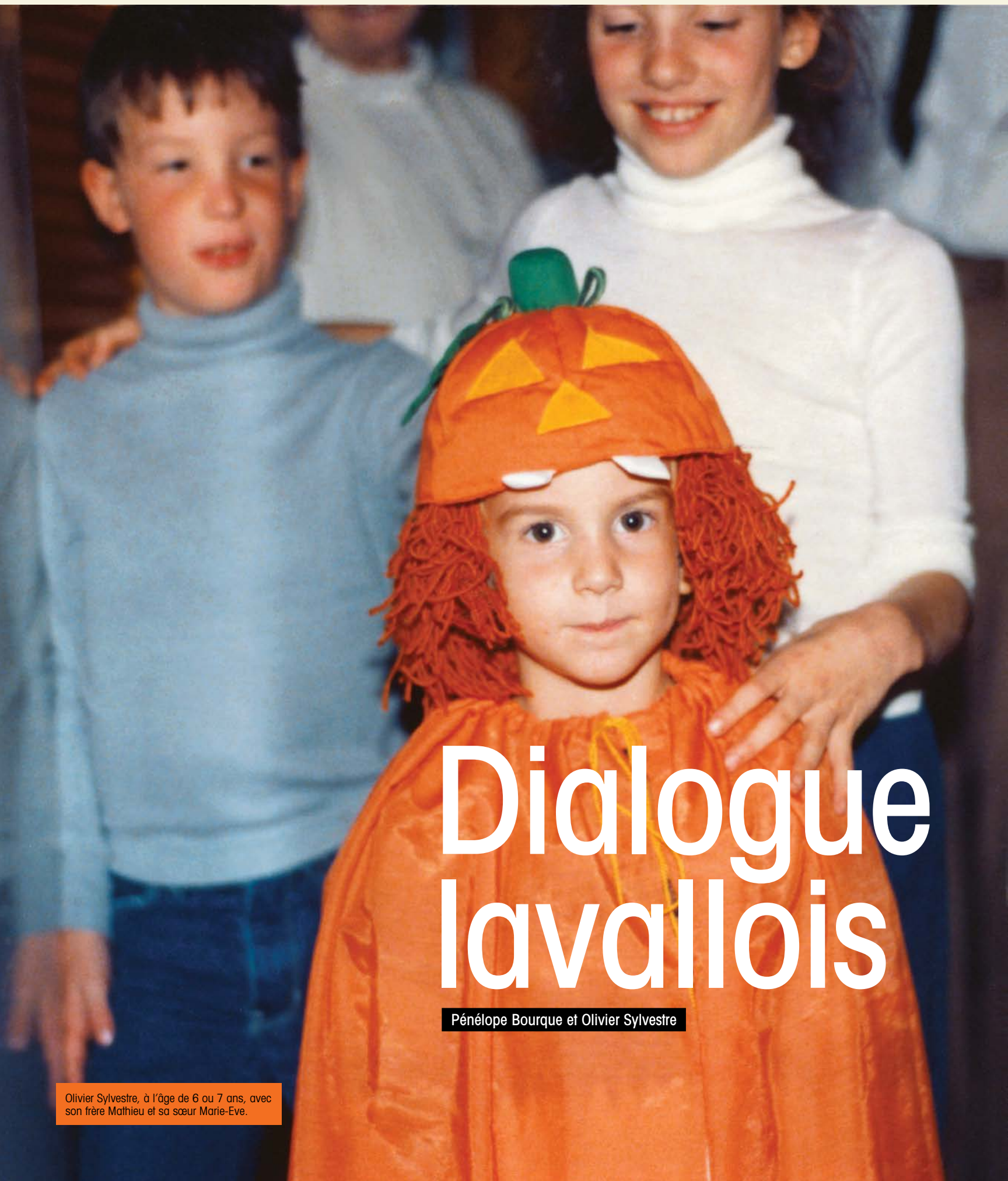
0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourque, P. & Sylvestre, O. (2017). Dialogue lavallois. *Jeu*, (163), 46–49.



Dialogue lavallois

Pénélope Bourque et Olivier Sylvestre

Olivier Sylvestre, à l'âge de 6 ou 7 ans, avec son frère Mathieu et sa sœur Marie-Eve.

Olivier et Pénélope, dans un autobus de la Société de transport de Laval dont les fenêtres salies par la slush empêchent de voir clair, font quelques détours par leur passé banlieusard.

PÉNÉLOPE, *les yeux mi-clos dans un sous-sol de Champfleury*—Inventaire: Murs arborant une tapisserie de chiens au regard déviant. Bouteilles de Tornade et de Colt 45. Miettes de pot. Évier de ménage où vont pisser les garçons pour éviter d'affronter les parents devant leur télé, en haut. Poubelle dans laquelle les mêmes garçons crachent en s'excusant, parce qu'il y a «des dames» (entendre moi). Divan orange brûlé aux coussins affaissés. Sur ce divan, tentative ratée de première fois. À observer en panoramique, comme le décor du scénario de court-métrage que j'écrirai une dizaine d'années plus tard. Les fondations de nos vies amoureuses se trouvent-elles sous les maisons ?

OLIVIER, *caché derrière le vieux divan—Vimont, 1995*. C'est dans ce sous-sol décliné en trois pièces (la familiale, la salle d'ordi et la chambre froide) que je découvre la masturbation. Quelque chose de court et de coupable, de glacé aussi. Quelque chose qui murmure très fort: t'es pas comme les autres gars, ton frère, ton cousin, ton meilleur ami. Peu importe comment t'essayes. Un jour, le tapis vert délavé est remplacé par du bois franc: c'est encore plus froid à partir de ce moment-là. Toutes ces promenades solitaires dans le parc de Bucarest, à prier

pour être quelqu'un d'autre le jour de mes 18 ans. Sophie, Ben et moi. Triangulation des sentiments. L'histoire que j'écrirai 17 ans plus tard. La deuxième pièce de ma trilogie lavalloise, en forme de guide d'éducation sexuelle. C'est où, déjà, la Roumanie ?

PÉNÉLOPE, *dérivant sur un radeau tiré par des animaux parlants—Bucarest, c'est la capitale non pas de la Roumanie, mais d'un espace fantasmagique où s'abreuve les parcs, les rues et les boulevards d'une ville qui n'a pas fait l'effort de créer sa propre toponymie*. C'est d'ailleurs sur la rue Mont-Royal, à Sainte-Rose, qu'était située la maison de mon enfance, juste en face du parc du même nom. Mais celui-là ne surplombe aucun paysage urbain et à son sommet ne trône aucune croix, puisqu'il est plat, à l'exception d'une butte d'herbe à puces. Mon monde se limitait aux deux côtés d'une rue mal nommée qui contenait juste assez de merveilles (les fossiles de mon entrée en gravier) et de dangers (le sumac vénéneux ayant mené à l'hôpital ma voisine et première amie en un seul après-midi de jeu) pour me donner envie d'en inventer d'autres. Inspirée par ce qu'il y avait de vaguement sauvage autour de moi, j'ai écrit un paquet de niaiseries, notamment le roman illustré de mes dix ans, qui relatait l'histoire d'une petite fille abandonnée sur une rivière magique avec un héron et un phoque appelé Skliper (!). Et toi, as-tu déjà exploré les profondeurs de la nature lavalloise ?

OLIVIER, *perdu dans le trajet de la 72—Le maire Vaillancourt a tué tous les milieux humides et toutes les forêts de Laval*. On sait maintenant qu'il fera six ans de prison. C'est la revanche des grenouilles. Il sera sans doute libéré au tiers de sa sentence. Grenouillage judiciaire pour grenouillicide de masse. Qui s'en soucie encore, d'elles ? Avec mon cousin et mon meilleur ami, on en capturerait et on les torturerait jusqu'à ce qu'elles vomissent leurs tripes. Petit grenouillage de garçons qui font des affaires de garçons. La forêt, comme le marécage, n'existent plus aujourd'hui. Si toutes nos cellules ont été

remplacées plusieurs fois entre l'enfance et l'âge adulte, sommes-nous encore la même personne ? Cette question est au centre de la première pièce de ma trilogie, *La Course aux souvenirs*. Un garçon devenu adulte s'efforce de retrouver les souvenirs de son enfance avant qu'ils ne soient complètement avalés par la télévision. Pièce pour enfants qui refusent de vieillir. Courtepointe de mémoires, à l'image de cette banlieue toute en quartiers décousus. Ado, j'étais comme Laval: que des morceaux épars, sans centre ni cœur. Pour toi, alors, il était où, ce lieu où tu pouvais, au moins un peu, te réparer ?

PÉNÉLOPE, *chantonnant* S'il suffisait d'aimer—Au coucher du soleil, ma mère poussait mon carrosse jusqu'au bord de la rivière dans l'espoir que je m'endorme avec le coassement des grenouilles. Plus tard, on glissait sur les berges l'hiver et on se baladait en canot sur les nénuphars l'été. Jusqu'au jour où Céline a demandé la fermeture du centre d'interprétation du Parc de la Rivière-des-Mille-Îles sous prétexte que la plèbe, armée de kayacs et de rabaskas, venait trop nombreuse scèner autour de «son» île. J'imagine que la haine disproportionnée de ma famille envers elle est née de cette anecdote sans suite. Son nom est à éviter autour de la table. Sa seule présence télévisée chez ma mère au jour de l'an 2004 est même allée jusqu'à provoquer une séparation ! L'absurdité de cette aversion familiale excessive n'est pas étrangère à l'écriture de *L'Avale-monde*. Mais Céline ne m'est d'aucun secours lorsque je me pose la question à l'origine de ma pièce: existe-t-il une issue au confort beige de nos origines banlieusardes ?

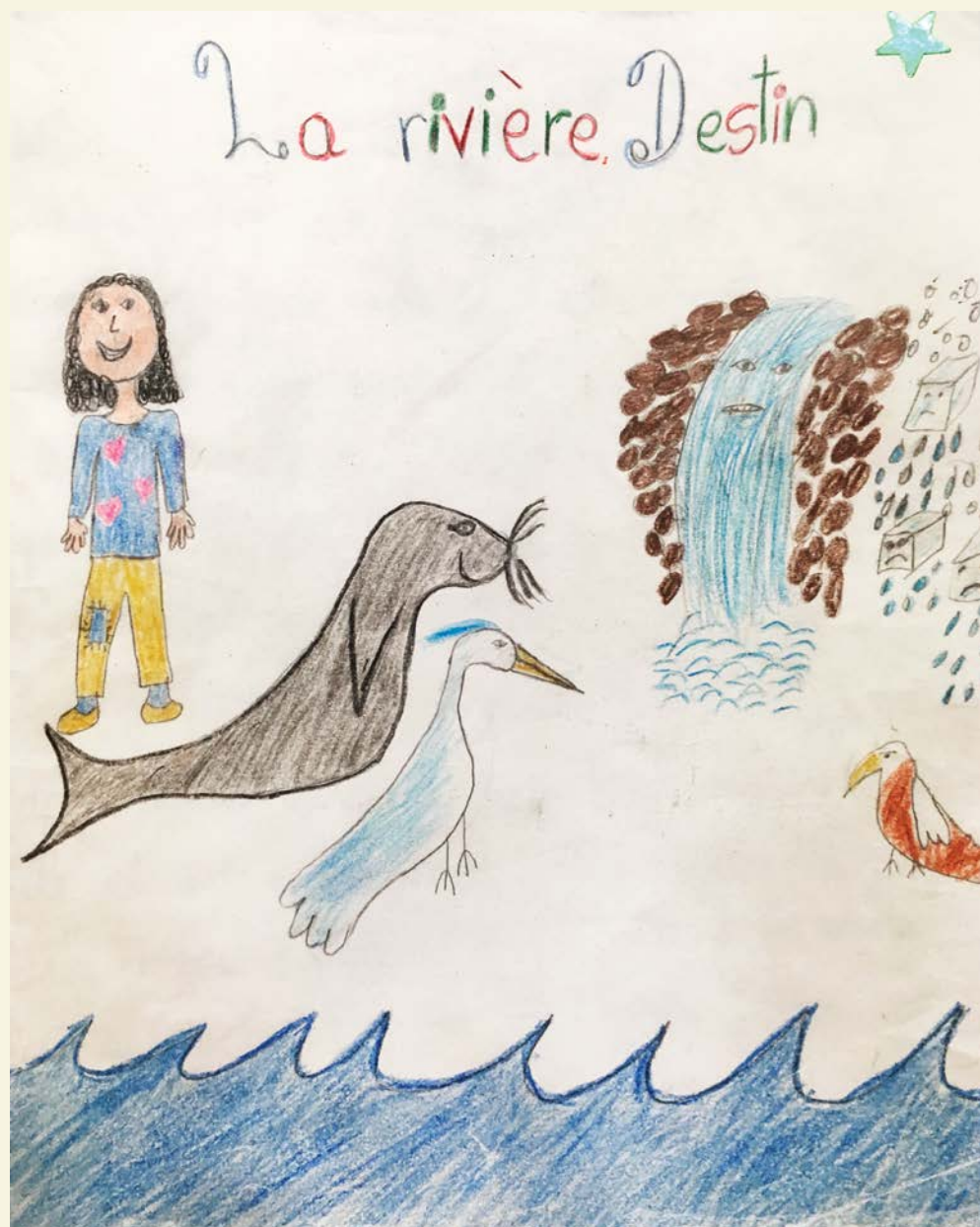
OLIVIER, *cherchant son chien dans les rues de Vimont—Pour le meilleur et pour le pire, je suis éternellement ce garçon de banlieue privilégié par la vie, intouché de tous les grands malheurs, élevé dans le luxe de n'avoir eu que ses propres petites peurs à régler*. Non, on ne sort jamais la banlieue du garçon. Il peut tenter de s'en éloigner tant qu'il voudra: la banlieue continue de



Pénélope Bourque, à l'âge de 3 ans, sur les berges de la rivière des Mille Îles.



Olivier Sylvestre, fin prêt pour le Tour de l'île des enfants en 1992.



Dessin de Pénélope Bourque pour la couverture de son roman, écrit à 10 ans.

OLIVIER, assis devant le Pentium 166 mégahertz – Je me demande parfois si l'écriture n'a été qu'une fuite pour retarder l'inévitable. Deux romans d'adolescence jamais vraiment terminés, un bac en crimino dans lequel j'ai foncé tête baissée sans trop savoir pourquoi, sûrement parce que « ça faisait homme ». Et c'est faiblement armé de mon statut d'ex-banlieusard qu'à 24 ans je commence à travailler comme intervenant en toxicomanie dans un centre de réadaptation de Montréal. Là où je perdrai une bonne partie de ma naïveté, où j'apprendrai à la dure les leçons de la grande ville. Dix ans plus tard, j'écrirai un livre pour raconter les existences (fictives) de ces êtres incandescents que j'ai tenté d'aider. Oui, la route a été longue et coûteuse. L'exil a eu lieu, non sans perte. Mais, encore maintenant, quand on me demande d'où je viens, je réponds fièrement : « Laval. Juste l'autre bord du pont. » ●

Pénélope Bourque a complété le programme d'écriture de l'École nationale de théâtre en 2013. Elle a cofondé le collectif Ce n'était pas du vin en 2014 avec Véronique Bossé, qui a mis en scène ses pièces *Iseult & Evaelle – un beau conte d'amour et de mort* et *La Chasse aux billes*. Elle collabore aussi avec la compagnie Joe Jack et John à titre de dramaturge.

Auteur, traducteur et criminologue, **Olivier Sylvestre** a remporté le prix Gratién-Gélinas pour *La Beauté du monde*. Il est auteur en résidence au Théâtre Aux Écuries pour sa « Trilogie lavalloise ». Sa pièce pour ados, *La Loi de la gravité*, a été créée en 2017 à Montréal et en France. Il est cofondateur de la compagnie le Dôme.

l'habiter. Les fugues d'Homère, mon basset-beagle à qui j'avais transmis mon anxiété, le vol de mon BMX, les trahisons de mes soi-disant amis de Vimont : ça reste, ça va rester, pour toujours. Des taches ineffaçables sur le ruban temporel de nos jeunesses surprotégées. C'est de ça que parlera le troisième volet de ma trilogie : ce qui reste de notre banlieue natale après l'exil vers la ville. Mais le confort beige, finalement, ne protège pas de tout. Il ne protège pas de l'envie de mourir. Il ne protège pas de l'absence ni du deuil. T'es-tu déjà imaginée, toi, comment ça aurait été, si tu avais grandi ailleurs ?

PÉNÉLOPE, se versant un gin tonic – J'ai longtemps accusé Laval d'être la source de mon envie de fuir. C'est la laideur du Centropolis qui est responsable de mes désaveux amoureux. De mes voyages effectués dans l'unique but

d'être ailleurs que là où je me trouve. De mes dépendances. De mes créations abandonnées. Par la faute du Carrefour Laval, j'ai *botché* une rupture dans un centre commercial de Shanghai des années après la vraie date de péremption de la relation. J'ai constaté que je suis incapable de laisser la fille que je suis derrière moi quand je prends l'avion. J'ai tenté sans succès de trouver des remèdes chimiques à l'ennui. J'ai remisé des milliers de pages sans oser assumer le moindre mot. Depuis, j'ai arrêté de m'imaginer que ma vie aurait été un modèle de courage si j'avais grandi dans le bois, en ville ou au bord de la mer. Je ne pense pas m'être débarrassée de ma lâcheté pour autant. Je me suis simplement aperçue que c'était plutôt lâche, justement, de condamner mes origines banlieusardes pour tous mes exils volontaires. As-tu trouvé refuge quelque part, toi ?